Le bouddhisme dans l'œuvre de Richard Wagner



La revue 2011 du Cercle était une introduction nécessaire mais pas suffisante à la conférence du 10 mars 2012. C'est pourquoi le présent article a pour but de présenter les arguments développés au cours de celle-ci. Nous espérons que cela sera utile aux membres qui étaient présents ce jour-là afin de leur remémorer les grands axes de l'argumentation, mais également à ceux qui n'ont pu être présents.

Nous commençâmes par rappeler deux citations de Richard Wagner qui justifièrent la recherche de la présence du bouddhisme dans ses œuvres de maturité, citations distantes de 27 ans et qui sont les suivantes:

- celle datée du 7 juin 1855, extraite d'une lettre à Franz Liszt que Wagner écrivit à son futur beau-père suite à sa lecture d'Eugène Burnouf :
- « Grâce aux recherches de la science moderne, on est parvenu à démontrer que le christianisme pur et sans mélange n'est autre qu'une branche du vénérable bouddhisme.
 - et celle tirée du journal de Cosima, en date du 1^{er} octobre 1882 qui est péremptoire :

« Le bouddhisme lui-même est la fleur de l'esprit humain, en comparaison de laquelle tout ce qui a suivi n'est que décadence. »

Ces deux déclarations figurant dans la revue déjà citée parmi quelques autres ne sont pas à prendre comme des vérités absolues mais se bornent à montrer quelle fut la réception du bouddhisme par Richard Wagner. N'imaginant pas que celle-ci put rester sans conséquence sur ses drames lyriques, nous fûmes justifiés à rechercher dans quelle mesure les prédications de Bouddha influencèrent l'inconscient créatif du Maître.

Puisque pour comprendre l'impact du bouddhisme dans les œuvres de maturité il était nécessaire de connaître le dhamma bouddhique, nous nous sommes efforcés d'en extraire la quintessence.

En préambule nous résumâmes ce qu'il était important de connaître du contexte socioculturel dans ce que sera plus tard l'Inde, à l'époque du développement du bouddhisme

Après avoir rappelé que le védisme qui impliquait la croyance dans les réincarnations régnait sur l'ensemble du sous-continent, nous tentâmes d'approcher le mode de raisonnement «indien» tel qu'il était à l'époque et tel qu'il demeure aujourd'hui.

En effet, depuis toujours, la pensée orientale est capable de faire cohabiter des propositions qui s'excluent dans le raisonnement occidental.

L'exemple dit « des deux torches » servit à illustrer ce propos:

A l'aide de la flamme d'une torche, j'allume une seconde torche et je pose la question «la flamme de la deuxième torche appartient-elle ou n'appartient-elle pas à la première ?» L'Indien répondra: «elle appartient <u>et</u> elle n'appartient pas à celle de la première torche».

Il n'aura rien à ajouter; alors que les occidentaux ne se quitteront que lorsqu'ils auront tranché entre les deux propositions.

Cette souplesse intellectuelle, l'Indien la devait avant tout à sa pratique de la méditation qu'il mit au point et perfectionna dès qu'il eut vent des difficultés rencontrées par les dieux lors de la création de l'univers.

En effet, les récits védiques se font l'écho de l'anecdote suivante :

Lorsque les dieux créèrent l'univers, ils donnèrent naissance à la fois à l'homme et à la vérité et prirent alors conscience du risque qu'ils courraient si l'Homme entrait en contact avec la Vérité. Aussi tentèrent-ils de cacher celle-ci. Dans un premier temps ils pensèrent la placer au sommet de l' Himalaya étant persuadés que l'Homme ne parviendrait jamais jusqu'à ces cimes inaccessibles. Mais ils furent pris d'un doute et réfléchirent à la placer ailleurs, n'étant pas certains du fait que dans des millions de générations des hommes ne pourraient parvenir tout en haut de la montagne. Ils pensèrent la placer au fond des océans, en ce lieu où l'homme ne peut aller, ayant besoin de respirer. A nouveau ils furent en proie au doute car ils n'étaient pas sûrs que l'homme ne construirait jamais un engin dans lequel il pourrait respirer et atteindrait alors le fond des mers. Les dieux, après réflexions, décidèrent en définitive de placer cette vérité si encombrante, au plus profond de l'Homme car ils étaient persuadés que l'Homme chercherait autour de lui ce qui se trouvait en lui.

Dès lors, l'Indien n'eut de cesse de méditer et les vertus de la méditation sont nombreuses (il n'est que de constater le nombre de plus en plus élevé d'occidentaux qui s'y adonnent.)

Parmi ces vertus, notons celle qui développe les capacités d'abstraction : l'Indien fut le premier à intégrer la notion de zéro, ce qui est une prouesse intellectuelle. Et, c'est pour cela qu'il comprit avant les autres en quoi consistait la supériorité de la pensée intuitive sur le raisonnement discursif.

C'est pourquoi la recommandation de Bouddha à l'attention de ses disciples qui va suivre fut comprise immédiatement par eux alors qu'elle demande une explication pour les cerveaux occidentaux, non pas qu'ils soient inférieurs mais parce qu'ils ont été formatés depuis leur plus jeune âge dans la logique du tiers-exclus. Voici ce que préconise, voire ce qu'ordonne Bouddha:

« ne croyez pas toutes les choses uniquement parce que vous les avez lues,

ne croyez pas toutes les choses simplement parce qu'elles sont répétées par le plus grand nombre de personnes,

ne croyez pas toutes les choses parce qu'elles sont écrites dans les livres religieux, ne me croyez pas,

mais, si après analyse et réflexion, vous trouvez que ces choses correspondent à la vérité et qu'elles sont utiles à un ou à plusieurs, alors, faites les vôtres et vivez-les pleinement. »

Par conséquent, si vous voulez savoir si vous adhérez ou non à la pensée bouddhiste, il vous faut faire trois choses:

- 1 lire dans le canon pali, le contenu de ses prédications,
- 2 comprendre ce que vous avez lu, ce qui, compte tenu de ce que nous avons dit plus haut du mode de fonctionnement de l'intellect indien, peut demander un effort.
- 3 vivre ce que vous avez compris, c'est-à-dire, ce qu'il entend par « analyser ». Pour cela, il n'y a qu'une technique, celle de la méditation vipassanna (entièrement différente de celle des yogas) qu'il pratiqua lui-même et qui le conduisit à l'Eveil.

Ecritures pali (BNF)

Puis nous rappelâmes ce qui était déjà connu des gens ayant lu la revue 2011, à savoir, que Bouddha ressentit le besoin d'éradiquer la souffrance qui touche le genre humain. Mais avant d'aller plus loin nous convînmes que pour convaincre un auditoire, il est nécessaire de posséder des dons pédagogiques ainsi qu'un excellent charisme.

Il avait hérité son charisme de son père Suddhodana, raja de la république des Sakya appartenant au royaume du Kosala.

Gautama cultivait ses dons pédagogiques lorsqu'il assistait aux délibérations d'assemblées des notables. En effet, ceux-ci se réunissaient chaque fois qu'ils avaient à prendre une décision. Chacun y allait de ses propres arguments et se trouvait éliminé des délibérations tout orateur ayant épuisé ses arguments. On ne mettait pas aux voix les propositions. Se trouvaient adoptées de fait celles auxquelles on ne pouvait plus rien opposer. Par conséquent tout propos démagogique se trouvait éliminé (l'exact contraire de ce que nous vivons dans nos «démocraties» occidentales). La décision était alors soumise au roi du Kosala qui vérifiait si elle ne risquait pas d'entraîner une guerre injuste avec une autre république de son royaume. Par ailleurs, afin d'éviter tout conflit d'intérêt, les personnes à qui pouvait bénéficier un conflit armé ne pouvaient participer aux délibérations (une fois de plus, l'opposé de ce que nous vivons actuellement).

Voilà comment fonctionnait la république, cinq siècles avant J-C (les premières républiques virent le jour en Inde). Après ce rappel que nous jugeâmes utile, nous insistâmes sur le fait que Gautama quitta le confort familial dans lequel son père le protégeait des réalités du monde extérieur à cause de la trop grande sensibilité dont il était doté. A cet effet, nous citâmes le canon pali, celui des anciens, le seul véridique s'il en existe un puisque c'était dans cette langue que s'exprimait Bouddha.



Relief avec les empreintes de pieds de Bouddha sur un pilier du Grand Stupa élevé par le roi Asoka à SANCHI, INDE

Voici donc ce qu'il enseigna.

« J'ai vécu gâté, extrêmement gâté, moines, dans la maison de mes parents. Et, moines, au milieu de cette vie heureuse, la pensée m'est venue :

Vraiment, le naïf passant de ce monde, lui-même sujet à la vieillesse, est dégoûté lorsqu'il voit un vieil homme. Mais moi aussi je suis sujet à la vieillesse et je ne peux y échapper.

A cette pensée, moines, l'ivresse de la jeunesse m'a quittée.

Vraiment, le naïf passant de ce monde, lui-même sujet à la maladie est dégoûté lorsqu'il voit un homme malade. Mais moi aussi je suis sujet à la maladie et je ne peux y échapper.

A cette pensée, moines, l'ivresse de la santé m'a quittée.

Vraiment, le naïf passant de ce monde, lui-même sujet à la mort est dégoûté lorsqu'il voit un homme mort. Mais moi aussi je suis sujet à la mort et je ne peux y échapper.

A cette pensée, moines, l'ivresse de vivre m'a quittée.»

Après avoir fait découvrir à l'assistance ce passage du canon pali qui élimine tout le merveilleux qui accompagne les « sorties » de Gautama en compagnie Channa et dont il est fait état dans la revue, nous rappelâmes que dans sa recherche de la vérité, le futur Bouddha testa la vie d'ascète et s'aperçut que, pas davantage que la vie luxueuse, celle qui conduit aux rudes privations ne débouche sur la connaissance des origines de la souffrance, et ce d'autant moins qu'il ne pratiquait pas les techniques de méditation adéquates.

Il ne lui restait plus qu'à faire l'expérience de la voie du milieu. Il s'assit alors sous un pippal et décida de rester immobile tant qu'il n'aurait pas découvert la vérité.

Or l'Eveil ne peut pas survenir subitement comme le pensent les japonais d'un bouddhisme altéré par leurs propres croyances (la fameuse zen attitude doit plus au stoïcisme qu'à l'attitude volontariste contenue dans l'enseignement de l'Illuminé.)

Donc nous examinâmes avec ce qu'il faut de précision, les sept étapes que Gautama dût franchir afin de devenir un bouddha, en l'occurrence, le Bouddha historique.

A l'entame de la méditation, il raisonna et réfléchit. Il accéda ainsi à la pensée unifiée qui lui procura joie et bonheur.

Il demeura...

jusqu'à ce qu'il découvre que le raisonnement et la réflexion n'étaient plus nécessaires à la conservation de la pensée unifiée, il les rejeta donc tout en gardant la joie et le bonheur qui leur étaient liés.

Il demeura...

et s'aperçut que les stimuli extérieurs que sont joie et bonheur n'étaient plus utiles à la pensée unifiée. Il s'en sépara et fixa son attention sur lui-même;

Il demeura...

puis, ne ressentant plus ni plaisir, ni douleur, ni gaîté, ni tristesse, il décida d'éliminer égale-ment les stimuli intérieurs qui éventuellement pourraient réapparaître un jour ou l'autre. Ainsi, sa pensée unifiée était pure de toute altération, c'est à dire qu'il avait atteint la parfaite <u>équanimité</u>. Ainsi, les portes de la connaissance intuitive s'ouvrirent-elles . Et comme celles-ci sont source de sagesse, il accéda aux trois sciences.

La première d'entre elles lui permit de revoir toutes ses vies antérieures (on dénombre 457 jatakas), les pires comme les meilleures, chacune étant fonction du Kharma accumulé lors de la vie précédente.

Il les contempla puis progressa.

Ayant éliminé alors tout principe d'individuation, il perçut toutes les vies passées, présentes et à venir de tous les êtres vivants.

C'est seulement alors qu'il comprit les quatre nobles vérités qui régissent le monde ainsi que l'octuple sentier qui permet de mettre fin à Dukkha, la souffrance.

Il était devenu Bouddha, l'Éveillé, l'Illuminé.

Selon la légende attestée par les anciennes sculptures, le Bouddha fit alors sept fois le tour du fucus religiosa et fut interpellé lors de sa dernière circumambulation par Indra, le dieu védique de la création, afin qu'il fasse bénéficier le monde de son omniscience.

Quoiqu'il en soit, il se rendit au parc aux daims de Sarnath pour y donner son premier prêche - le plus important car celui-ci fut accompagné de la mise en mouvement de la roue de la vie - au cours duquel il rencontra ses cinq compagnons d'ascétisme qui l'avaient abandonné lorsqu'il avait accepté de Sujata la nourriture qui mettait fin à six années de privations.

Puis, pris par le temps qui nous était imparti, nous décidâmes de ne pas nous appesantir sur la réception faite par l'Allemagne du XIX en siècle d'un bouddhisme que seul Schopenhauer approcha sérieusement.

Nous préférâmes insister sur un élément non développé dans la revue, celui qui permet de comprendre pourquoi seul le bouddhisme des anciens, le Theravada, était acceptable. Pour cela nous démontrâmes que les réformateurs du canon pali avaient vidé de sons sens le message de Bouddha.



Grand Stupa de SANCHI, porte Nord, pilier ouest, représentation d'offrandes de miel faites par des singes à l'illuminé. On notera qu'il n'y a pas de représentations anthropomorphiques de Bouddha. C'est l'arbre de l'éveil qui le suggère.

Démonstration:

Les doctrines ultérieures, et le Mahayana fut la première d'entre elles, contiennent bien des obscurités, contradictions et absurdités puisqu'elles transforment en religion une pensée dont la rigueur se veut scientifique.

Le Mahayana considère en effet, que l'on peut atteindre le salut simplement en vénérant Bouddha ce qui est incompatible avec ses instructions: en effet il avait interdit qu'on lui rendît hommage et avait seulement concédé à ses disciples la possibilité de montrer du respect pour le dhamma, la loi universelle qu'il avait enseignée.

Pour justifier sa position, le Mahayana prétend que Bouddha n'a pas atteint le nibbana mais qu'il vit dans des régions célestes d'où il agit incessamment pour faire progresser le monde vers son salut, alors que des témoins rapportèrent que, juste avant d'atteindre le paranibbana ses dernières paroles, sensées consoler ses disciples, furent: «Tout ce qui est né est appelé à mourir.»

Donc, se fourvoyant sur le sens du message bouddhique, celui qui s'autoproclama le Grand Véhicule décide qu'un individu éveillé peut et doit renaître afin d'aider ceux qui n'ont pas réussi à être illuminé à atteindre l'état d'Arthant. Idée à la fois généreuse et absurde.

Car il va de soi que si le nibbana existe, nous n'avons pas le choix entre l'atteindre et ne pas y parvenir. En effet, soit j'ai atteint l'Eveil (donc mon but) et, ne renaissant pas et je me rends là où les choses ne sont plus, soit je n'ai pas été en mesure de le faire et je dois donc renaître. Cela ne relève jamais de ma décision mais dépend de mon kharma

Mais alors qu'a-t-il bien pu se passer pour que les tenants du Grand Véhicule se trompent à ce point ? C'est très simple : les savants mahayanistes lors de leur traduction du canon pali en sanskrit se sont autorisés des approximations, des trahisons, des rajouts et des omissions.

Ainsi y trouve-t-on des longues prières d'intercession afin que l'homme soit heureux et qu'il puisse renaître dans une existence meilleure alors que le seul but est de ne pas renaître. Ce qui est grave, c'est que cette approche religieuse (renaître de plus en plus parfait) était voisine de celle de l'hindouisme fort répandu et que, pas conséquent, celui-ci n'éprouva aucune difficulté à phagocyter les tenants du mahayana tandis que les adeptes du Theravade étaient éliminées physiquement par les envahisseurs musulmans.

Le bouddhisme avait disparu d'Inde et n'était pas près d'y renaître, les mahayanistes ayant prétendu avoir égaré le texte du canon sanskrit...

La Chine et le Japon ayant mêlé leur réception d'un bouddhisme altéré avec leurs croyances antérieures et ultérieures, nous décidâmes de ne pas nous y attarder afin de consacrer plus de temps au tibétisme qui, aujourd'hui, nous assomme littéralement.

Pour cela nous rappelâmes quelques points d'histoire.

Dans le Tibet du Moyen-Age, une véritable relation prêtre-patron préfigure celle que les Mongols établiront avec les Sakyapas (ceux du monastère des Sakyas), ce qui fait écrire à Elizabeth Martens :

« le bouddhisme a permis d'instaurer au Tibet une société féodale. Le pouvoir est partagé entre la noblesse tibétaine et les communautés bouddhistes. Plus de 90% de la population est placée en servitude. C'est un système bien huilé qui va persister jusqu'à la moitié du XXème siècle. »

Pas au delà, bien sûr, puisque la Chine persécute le peuple tibétain dès cette époque.

Mais revenons un peu en arrière : au XIV^{ème} siècle , sous la dynastie Ming, le Tibet devient indépendant sans pour cela perdre son système de privilèges.

Puis en 1578, les Mongols se convertissent au bouddhisme local et confèrent au troisième successeur de Tsonkhapa Sonam Gyatso le titre du Dalai Lama qui signifie, vaste comme l'océan ou encore océan de sagesse. Puis on décerna à titre posthume le même titre honorifique à ses deux prédécesseurs.

En 1640, le chef de la tribu mongole détrône le roi Tsang au profit de Lozana Gyatso, cinquième Dalai Lama qui devient donc le maître du Tibet. Celui qu'on nomme le « Grand Cinquième » crée le poste de grand maître érudit ou Panchem Lama. Il le fait son second et cela est toujours d'actualité en 2012.

Doit-on rappeler que, selon certaines sources, l'actuel Dalaï Lama eut une alliance objective avec le régime nazi lorsqu'il accéda au pouvoir en 1935, attitude contraire à l'enseignement du Bouddha?

De ce rapide survol historique, nous conclûmes que nous étions fondés à dénier au clergé tibétain le droit de s'autoproclamer bouddhiste quand son chef ne rêve que de redevenir le leader politique (tout en portant l'étrange appellation de sa «Sainteté») d'un régime théocratique.

Puis, nous citâmes quelques anecdotes et réflexions relevées dans l'excellent ouvrage d'Alfred Foucher « la vie de Bouddha d'après les textes et monuments de l'Inde ancienne ». Nous pouvons lire, page 115, à propos de l'allongement des lobes des oreilles de Gautama. :

« les Tibétains et les Chinois qui ne comprenaient rien à cette déformation n'ont eu d'autre ressource que de voir dans ses oreilles démesurément allongées un signe de sagesse. »

puis à la page 117 :

«C'est à ce moment que les sculpteurs, non moins étourdis que dociles, firent courir ses boucles jusque sur le chignon habituel du maître, et créèrent ainsi sur son crâne une apparente excroissance osseuse que les bouddhistes de la haute Asie ne parvinrent à expliquer que comme étant une bosse de sagesse. »

Cela nous donne une idée de leur ignorance.

Mais il y a pire.

C'est ce que note Alfred Foucher page 210 et suivantes :

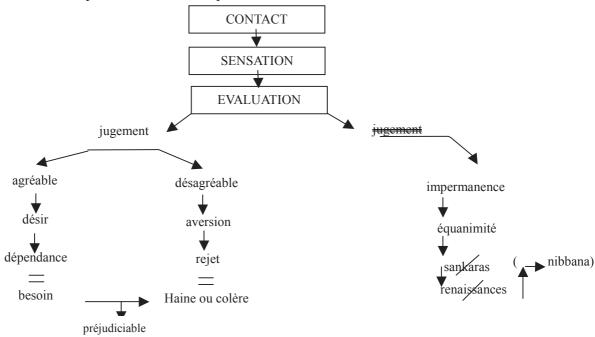
« On voudrait en demeurer là: mais la pente du symbolisme est terriblement glissante. Peu à peu à l'usage, de même que l'idole usurpe la place du dieu, l'objet se substitue à l'idée qu'il évoque et toujours la lettre finit par tuer l'esprit. De cette lente dégradation des valeurs, la roue bouddhique de la « Bonne Loi » nous offre un lamentable exemple. La doctrine et son inséparable symbole se sont propagés de compagnie et maintenus jusqu'à nos jours dans une partie de l'Asie; et là même où la révolution de la roue ne pouvait plus signifier la prédication d'un nouvel évangile, elle équivalait toujours, prise en son sens figuré, à la récitation des Saintes Ecritures. Or, comme chacun sait, il n'est point de pratique de piété plus méritoire. Dès lors, pour des gens obtus mais avides de mérites, la tentation était grande de réaliser matériellement la métaphore. Et quel meilleur expédient imaginer que d'enrouler des textes sacrés sur des petits cerceaux de bois ou de métal que l'on fera tourner à longueur de journée. Ainsi sont nés, à l'usage des moines tibétains et mongols, ces pieux hochets, sortes de crécelles et de tourettes, faites d'une cylindre mobile autour d'un pivot qui leur sert en même temps de manche. Mais pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Une roue peut aussi se faire tourner mécaniquement et, de déchéance en déchéance, nous aboutissons à ces moulins à prière qui, dévidant sans arrêt un chapelet sans fin des banderoles édifiantes sont sensés accumuler des bénédictions sur les couvents lamaïques qui les entretiennent en mouvement. Que penserait le Bouddha, lui, l'ennemi né de toutes les superstitions devant ces misérables jouets d'une dévotion barbare et purement machinale?

Sans doute la primitive communauté n'avait pas prévu que l'incompréhension des symboles put jamais être poussé si loin et tomber si bas.

Les escrocs intellectuels ayant été débusqués, nous décidâmes de concentrer notre attention sur le bouddhisme theravada, la version originelle, celle des anciens afin d'observer dans quelle mesure Richard Wagner en a tenu compte dans l'écriture de ses œuvres de maturité

Pour cela, il nous fallait comprendre les fondements de la théorie théravadiste. A cet effet, nous commençâmes à utiliser le paper-board pour établir un certain nombre de tableaux.

Le premier d'entre eux prit la forme suivante :



Fabrication d'impuretés appelés sankaras qui chargent notre kharma et conditionne nos renaissances

Bien que ce tableau fut très parlant, nous apportâmes quelques précisions dont voici l'essentiel.

En permanence l'ensemble de notre être se trouve en <u>contact</u> avec le monde extérieur par l'intermédiaire de nos six sens : la vue, l'odorat, le toucher, le goût, l'ouïe et la pensée.

Ce dernier sens est oublié à tort sous prétexte que nous n'avons pas (encore) découvert d'organes lui correspondant.

Pourtant, tout ce qui nous «touche» génère une pensée qui, comme tout contact procure une sensation.

De façon quasi réflexe, nous <u>évaluons</u> cette sensation, puis nous la jugeons soit agréable, soit désagréable.

1 reçu comme agréable, le contact engendre chez nous un désir de reproduction de cette sensation et nous allons tout faire pour qu'il se renouvelle. De proche en proche une dépendance s'installe et nous vivons dans le besoin de cet agrément.

Selon Bouddha, se forment en notre mental des impuretés qu'il nomme sankaras et qui entretiennent Dukkha, la souffrance

2 Si le contact est perçu comme désagréable, il provoque en nous une aversion qui légitimement, débouche sur le rejet, facteur de haine et de colère, ce qui nous est tout autant préjudiciable que la dépendance et là aussi, les sankaras fabriqués augmentent la souffrance.

Dans les deux cas ci-dessus notre kharma se chargeant de sankaras prend une ampleur telle que nous sommes obligés de renaître : le samsara, cycle infernal des renaissances se perpétue.

Mais si, après avoir évalué notre sensation, nous nous abstenons de la juger, nous ne fabriquons pas de sankaras. On fera remarquer que cela n'est possible qu'en théorie. Ce à quoi l'on pourra rétorquer que Bouddha, en nous enseignant la méditation vipassana qui n'a rien à voir avec les autres techniques de méditation, nous permet d'expérimenter l'impermanence (et non pas de la comprendre de façon intellectuelle) et qu'à partir du moment où nous avons saisi cette sensation, l'équanimité devient facile à vivre.

Alors une des conditions pour ne pas renaître est atteinte puisque non seulement nous ne fabriquons plus de nouveaux sankaras mais d'anciennes impuretés peuvent s'évaporer.

Puis nous fîmes une pause musicale afin d'illustrer «l'impermanence» par la musique de transformation de l'acte I de Parsifal.

Cela nous permit de souffler après ce hors d'œuvre assez copieux et d'établir un échange questions-réponses ayant trait à la première partie de la conférence et à la revue que l'assistance avait lue pour préparer notre réunion.

Alors nous pûmes, toujours à l'aide du paper-board, passer au plat principal, c'est à dire, trouver ensemble les héros des drames wagnériens ayant un rapport avec les Quatre Nobles Vérités et l'Octuple Sentier.

Voici le tableau que nous nous efforçâmes de compléter :

1^{er} Noble vérité

Prise de conscience que la vie est Dukkha

2^{ème} Noble vérité

Prise de conscience de la nature de cette souffrance à savoir :

le désir et l'avidité

l'aversion

l'ignorance de l'impermanence qui crée le désir et cette aversion

3^{ème} Noble vérité

Prise de conscience que l'on peut mettre fin à dukkha

En renonçant au désir

En renonçant à l'aversion,

En prenant conscience de l'impermanence.

Avant de nous pencher sur la 4^{ème} Noble Vérité qui est assez dense pour être traitée à part puisqu'elle intègre les huit sentiers à parcourir, nous discutâmes des personnages wagnériens ayant un rapport avec les trois premières nobles vérités.

Pour ce qui est de la première d'entre-elles, l'accord se fit aisément pour déclarer qu'Amfortas était celui qui faisait l'expérience de la plus grande souffrance. Il y a trois façons d'assumer son kharma : 1) dans la vie future, 2) dans la vie présente, 3) dans les deux. Amfortas paie cash ce qui lui est reproché.

Concernant la deuxième noble vérité, nous fîmes une petite différence entre le désir* et l'avidité. L'ensemble des participants ne vit pas d'inconvénient à voir d'une part, en Beckmesser un personnage pathétique, incapable de remporter le concours de chant et donc de gagner la main d'Eva et d'autre part en Hagen, celui que l'avidité rend aveugle puisqu'il perdra la vie en tentant de récupérer l'anneau.

Puis l'accord se fit sur la personne d'Alberich qui, capturé, humilié et spolié par Wotan, ne pouvait que nourrir de la haine. Enfin Brunnehilde remporta la palme de l'ignorance que l'impermanence est facteur de désir et d'aversion. Expliquons-nous.

C'est parce qu'elle est en manque de Siegfried, qu'elle n'écoute pas la Waltraute lorsque celle-ci lui demande de rendre l'anneau aux Filles du Rhin. Et c'est à cause de sa haine pour le même Siegfried, par qui elle se croit trahie, qu'elle indique à Hagen la seule façon d'assassiner son époux.

Le renoncement étant l'une des clés permettant de mettre fin à dukkha, il nous restait à chercher qui avait la volonté de mettre fin au désir : nous souvenant que dans une ancienne revue où je traitais de la quête mystique de «Tristan et Isolde», j'établissais que les héros éponymes n'avaient de cesse de vouloir mettre un terme à leur dépendance vis à vis de ce sentiment, nous désignâmes les amants comme les plus représentatifs du renoncement au désir.

Quand nous abordâmes le renoncement à l'aversion, plusieurs héros furent désignés, à juste titre par l'assistance. Comme le personnage du roi Marke qui, comprenant sa méprise, abandonnait tout sentiment d'aménité envers le couple qui l'avait fait souffrir n'avait pas encore été retenu lors de nos réflexions précédentes, nous le gardâmes.

Enfin, force fut de reconnaître qu'il n'y avait pas grand monde dans le «panthéon» wagnérien pour renoncer à la vie uniquement parce qu'elle est impermanente. Cependant nous retînmes Brunnhilde car elle était le personnage par lequel un maximum de vies allaient disparaître de l'univers : elle mettait fin à un des innombrables cycles cosmiques en concluant « provisoirement »le Götterdammerung.

Avant de poursuivre ce passage en revue des rapports existant entre la première prédication de Bouddha et les personnages wagnériens nous dûmes préciser en quoi consistait l'Octuple sentier car la page 28 de la revue ne respectait pas une chronologie dont j'ai pris connaissance trop tard puisque ce n'est qu'en octobre 2011 que j'ai fait ce que Bouddha demandait, c'est à dire que j'ai pratiqué la méditation vipassana pour vérifier ce que je pensais avoir compris de son enseignement. Ce que j'en ai rapporté, parmi bien d'autres choses, est qu'il y a une chronologie dans la pratique des huit sentiers, chronologie non respectée dans la revue et qui nécessita une explication à l'aide d'un nouveau schéma.

Pour simplifier nous allons vous proposer ci-après le tableau et son commentaire puis nous reprendrons notre travail sur les héros wagnériens.

Il faut tout d'abord savoir que l'octuple sentier comprend 3 catégories de chemins, chacun ne pouvant être parcouru que si les précédents l'ont été.

Ces trois catégories sont les suivantes.

Tout d'abord l'<u>ETHIQUE</u> (ou SILA)

Puis, pour celui qui la pratique en permanence :

La MAITRISE de la PENSEE (ou SAMADHI)

Celui qui y parvient peut alors espérer accéder à :

La <u>SAGESSE</u> (ou PANNA) dont le sens n'est pas exactement celui sous lequel nous l'appréhendons en occident et qui est réservé au seul bouddhisme, sila et samadhi

_

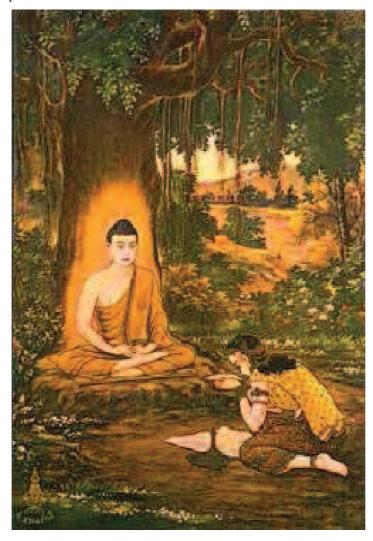
^{*}les mots clés sont surlignés

étant partagés également par les religions qui exigent l'éthique de la part de leurs adeptes et la maîtrise de la pensée par leurs mystiques.

Reprenons ces 3 catégories pour préciser le nom des sentiers qui composent chacune d'entre elles.

I L'ETHIQUE : SILA

1) <u>la parole juste</u>, qui consiste à ne pas mentir et à ne pas prononcer de paroles blessantes.



L'éthique : Bouddha Forêt.

2) <u>l'action juste</u> qui se décline en quatre préceptes :

- a) ne pas nuire aux êtres vivants : c'est là qu'intervient de façon concrète le mot « juste » : si nous sommes sur le point de nous faire dévorer par un tigre, le précepte n'a plus lieu d'être ; un moustique qui va vous transmettre le paludisme doit être éliminé, etc...
- b) ne pas prendre ce qui n'est pas donné; cela implique le respect de la propriété .

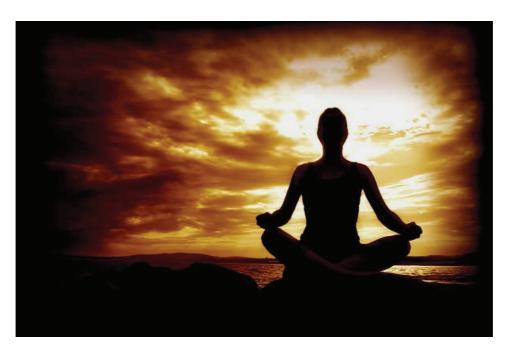
- c) ne pas avoir de méconduite sexuelle: cela concerne autant les perversions que les adultères ou la convoitise d'un conjoint qui n'est pas le sien.
- d) Ne pas absorber de drogues qui altèrent la conscience: cela désigne autant les drogues classiques que l'alcool ou même le tabac. Si vous vous promenez dans le nord de l'Inde vous pourrez lire des panneaux à l'entrée de certains villages sacrés sur lesquels est écrit : «Fumer est une offense»

En fait, tout ce qui vous fait voir les choses telles qu'elles ne sont pas est à proscrire.

3) <u>les moyens d'existence justes</u>: par exemple, vous pouvez manger de la viande mais il faut éviter d'être boucher des fois que vous stockiez les animaux morts pour améliorer vos profits ou encore que vous prenez du plaisir à les tuer.

II <u>LA MAITRISE DE LA PENSEE</u>: SAMADHI

- 4) <u>l'attention juste</u>: qui consiste à ne pas se laisser disperser, ni par les stimuli captés par les organes des sens, ni par ceux venant de l'intérieur de nous
- 5) <u>l'observation juste</u>: qui exige une prise de conscience intuitive de la nature de l'impermanence.
- 6) <u>la concentration juste</u>: où l'on observe les faits sans les juger et donc où l'on fait sa première expérience de l'équanimité.



La méditation, maîtrise de la pensée

III LA SAGESSE: PAÑÑA

- 7) <u>la pensée juste</u>: qui ne peut être acquise qu'en totale équanimité, laquelle est une condition nécessaire mais pas tout à fait suffisante pour accéder au nibbana.
- 8) <u>la compréhension juste</u>: grâce à elle s'ouvre définitivement la porte donnant sur ce nibbana; mais attention: cette compréhension n'est pas du domaine du discursif; elle est directement liée à la pensée intuitive et donc personne ne peut l'expliquer de façon rationnelle.



Fleur de lotus, symbole de la sagesse.

Reprenons dans l'ordre ces huit sentiers pour voir quels sont les héros wagnériens qui parviennent à les parcourir.

Voici donc résumé, ce que nous décidâmes en ce 10 mars 2012.

I En ce qui concerne l'éthique :

La parole juste fut attribuée sans difficulté à la Waltraute dans le Crépuscule des Dieux.

Ne pas faire de mal aux animaux : tout le monde convint que cette recommandation faisait référence au cygne abattu par Parsifal .

A propos de la méconduite sexuelle : nous fûmes partagés entre le fait que Gutrune donna à boire à Siegfried le philtre de l'oubli et celui qu'elle avait obéi à Hagen qui l'avait concocté. Les suffrages décidèrent que c'était le bras (Gutrune) et non la tête (Hagen) qui était responsable et on attribua (je me demande encore pourquoi) la méconduite sexuelle à Siegfried. Tout se calma lorsque nous abordâmes les drogues à ne pas absorber afin de ne pas

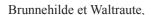
modifier la conscience. Nous nous accordâmes pour dire que le breuvage bu par Siegfried matérialisait les substances trompeuses donc prohibées et nous profitâmes de l'occasion pour rappeler que celui absorbé par Tristan et Isolde les avait rendus clairvoyants alors que c'était le monde phénoménal d'où ils s'étaient extraits qui vivait à un niveau de conscience inadapté. Pour clore le chapitre sur l'éthique nous pensâmes que Hans Sachs dont le métier était de soulager les pieds, correspondait le mieux au troisième sentier qui demande de pratiquer des moyens d'existence juste.

II Venons-en à la maîtrise de la pensée : force est de constater que les 3 chemins qui composent Samadhi sont assez abstraits et nous eûmes l'impression que tout le monde n'avait pas bien saisi les nuances entre ces 3 sentiers. Mettons les par écrit, cela deviendra plus clair :

Le Wanderer fait preuve d'attention juste puisque, décidant de se retirer du monde, non seulement il renonce à agir, lui qui n'était qu'« action » lorsque Erda était « pensée », mais de surcroît il veut effacer toute trace de ses erreurs passées en provoquant Siegfried pour que son petit-fils, en brisant sa lance , mette un terme aux lois administratives représentées par les runes, et à leur support, cette branche d'Ydrasil devenue une arme contre l'homme dont on ne respectait plus la nature.

L'observation juste fut pratiquée par Hans Sachs qui se rendit compte que le roi Marke n'avait pas compris l'impermanence de toutes choses car le cordonnier décida de ne pas renouveler l'expérience et mit un terme à son désir d'Eva.

Enfin la concentration juste nous rappelle qu'Erda, depuis sa retraite souterraine, donc tout à fait seule face à elle-même, observe avec justesse et une relative équanimité ce qu'advint du monde évènementiel.



Gwyneth Jones Gwendolyn Killebrew Bayreuth 1976



A cet instant de la conférence, nous marquâmes une pause. Après avoir écouté la Waltraute prononcer les paroles justes il y eut très peu de questions de la part des participants et nous enchaînâmes sur la SAGESSE chez les héros wagnériens.

Nous affirmâmes que seuls Tristan et Isolde, Kundry et Parsifal étaient concernés par l'acception bouddhique de PAÑÑA. Cette 3^{ème} partie de la conférence que nous nommâmes « dessert » n'en promettait pas moins d'être la plus rude à digérer car elle contenait des informations dont tout le monde n'avait pas nécessairement connaissance.

III Nous abordâmes donc la pensée juste en précisant comment Tristan et Isolde en furent le reflet.



Edvard MUNCH

Le baiser sur la plage au clair de lune - 1914 -

Après avoir affirmé, comme le firent nombre d'exégètes, que le duo d'amour de l'acte II, scène 2, n'était qu'un duo traitant de l'amour car il n'y a pas consommation mais dissertation sur le sujet, une dame extrêmement attentive nous dit que ce n'était pas du tout le cas du début de la deuxième scène. Si les avis sont partagés, force est de reconnaître que la musique que l'on entend alors qu'ils se cherchent et celle qui nous est proposée lorsqu'ils se sont rejoints est identique. Ce qui semblerait donner raison à Heiner Muller plutôt qu'à nombre d'autres metteurs en scène, à savoir que, physiquement s'entend, Tristan et Isolde ne se rejoignent pas. Comme par ailleurs une tension musicale voisine est présente discrètement et sur un tempo moins vif lors du troisième quart du Liebeslust (de «Heller schullend» à «Soll ich lauschen»), nous en fîmes la remarque à cette dame que nous comprenons d'autant mieux que l'on montre trop (il faut satisfaire le spectateur qui réclame » émotion »), Tristan et Isolde dans les bras l'un de l'autre. Les metteurs en scène, comme le note Alfred Foucher quand il traite du mythe, tuent l'esprit quand ils se rapprochent trop de la lettre.

Puis nous passâmes rapidement sur le cas de Kundry pour dire que sa pensée juste se résumait dans sa prise de conscience que , durant toute l'œuvre, elle s'était contentée de « servir ».

Enfin, la pensée juste de Parsifal le protège de l'influence qu'auraient pu avoir sur lui les Filles-Fleurs.

Le huitième et dernier sentier est celui de la compréhension juste. Dans l'acception bouddhique, Tristan et Isolde ne la vivent pas puisqu'au lieu de rechercher le nibbana, l'endroit où les choses ne sont plus, ils choisissent de se projeter vers l' « Un » de Plotin, l'endroit où les choses ne sont pas encore. Demeure un point commun entre l'Un et le nibbana : les deux sont l'endroit où les choses ne sont pas.

En apparence, Kundry, pourrait éventuellement accéder au nibbana (nous y reviendrons) puisque, s'effondrant sans raison apparente à la fin de l'ouvrage elle semble mettre un terme au samsara dont elle était prisonnière.

Kundry Waltraute Meier Bayreuth 1983



Enfin, parce qu'il a éliminé de son anatman (son non-soi), tout ce qui touche au désir et à l'aversion, Parsifal a supprimé en lui tout principe d'individuation. Alors, et seulement alors, il peut ressentir et comprendre la douleur d'Amfortas . Puis il accède à ce qui les bouddhistes appellent METTA (motion que nous définirons plus loin) et dont l'allégorie est la présentation du Saint-Graal au Monde tandis qu'une phrase terrible dans ce qu'elle sous-entend résonne dans les cintres : « Rédemption au rédempteur » phrase dont nous révèlerons le sens lorsque nous aborderons la conclusion.

Pour l'instant, nous étant déjà abondamment expliqués par ailleurs sur la conversion plotinienne, il ne nous restait plus qu'à aborder deux idées nouvelles : la première est que la croyance dans les renaissances n'est pas une absurdité y compris d'un point de vue scientifique. La seconde est que Metta dont Parsifal fait preuve le conduira accomplir bien davantage que ce qu'on attend de lui.

L'approche scientifique des renaissances qui retint notre attention fut présentée en deux volets, chacun d'entre eux mettant en regard l'intuition du Bouddha il y a 2500 ans et les découvertes scientifiques du XX^{ème} siècle.

A Premier volet

<u>1</u> Bouddha affirma d'une part que les kalapas, les particules les plus minuscules qui soient, changeaient de nature un milliard de milliards de fois chaque seconde et que, ne cessant de mourir de ce que nous étions un milliardième de milliardième de seconde plus tôt d'une part, nous ne saurions nous prévaloir d'un Soi constant, d'une personnalité définissable et d'autre part que la mort ne serait qu'un passage pas tout à fait comme les autres mais presque puisque nous renaissons dans l'instant comme nous l'avons fait tout au long de notre existence.

<u>2 Comparons</u> maintenant avec ce qu'établit en 1968 grâce à sa chambre à bulle Walter Sanchez, physicien américain qui reçut le prix Nobel pour cette découverte et qui se résume ainsi : chaque particule subatomique change d'état dix milles milliards de milliards de fois par seconde. Nous étions passé de 10^{18} à 10^{22} (énorme et négligeable). Nous avons mis vingt-cinq siècle pour qu'un raisonnement discursif vienne confirmer une pensée intuitive.

B Deuxième volet

<u>1 Bouddha</u> dit que la vie est un phénomène ondulatoire dû aux changements permanents invisibles comme visibles, ce que peuvent constater les pratiquants de la méditation vipassana qui sentent leurs corps se transformer en mini vaguelettes.

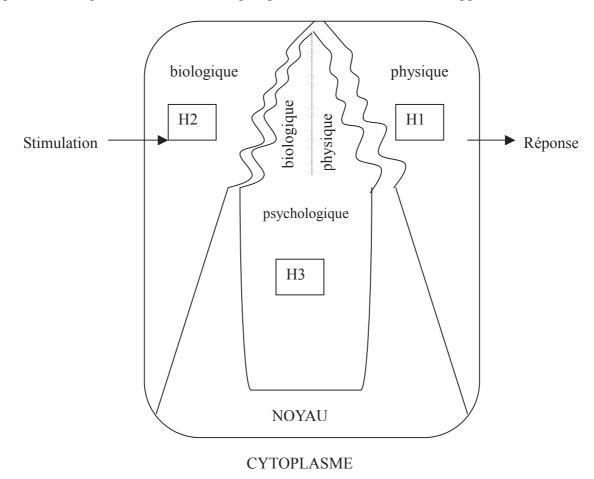
<u>2 Face à cette approche</u>, voyons ce que dit le biologiste et mathématicien Emile Pinel (1906-1985) à propos des champs magnétiques et électriques présents dans chaque cellule : le noyau et le cytoplasme sont déformables et sont eux-même situés dans un espace déformable.

Concentrant alors son attention sur ce qui se passe dans l'espace intracellulaire, Pinel effectue de nombreux calculs qui l'amènent, dans un premier temps, à confirmer ce que nous venons de dire, à savoir que les phénomènes biologiques s'y succèdent à une vitesse prodigieuse.

Il étudie alors la vitesse de déplacement d'un point à l'intérieur du noyau et du cytoplasme (espace intracellulaire) ce qui, compte tenu de la nature particulière de cet espace, l'amène à constater qu'une analogie de type électrique lui permet d'établir une équation (dont nous prendrons connaissance en temps voulu) tenant compte de l'existence d'un champ intranucléaire qu'il appelle H.

Enfin, poussant plus loin son investigation, il découvrira que H est composé de trois champs différents H₁, H₂ et H₃ qu'il va mettre en relation.

Pour plus de clarté, nous inventâmes des croquis que nous voulûmes « parlants » et qui furent aisément intégrés par l'assistance. En voici le rappel :



Le croquis ci-dessus simplifie la compréhension de ce qui se passe dans chacune de nos cellules.

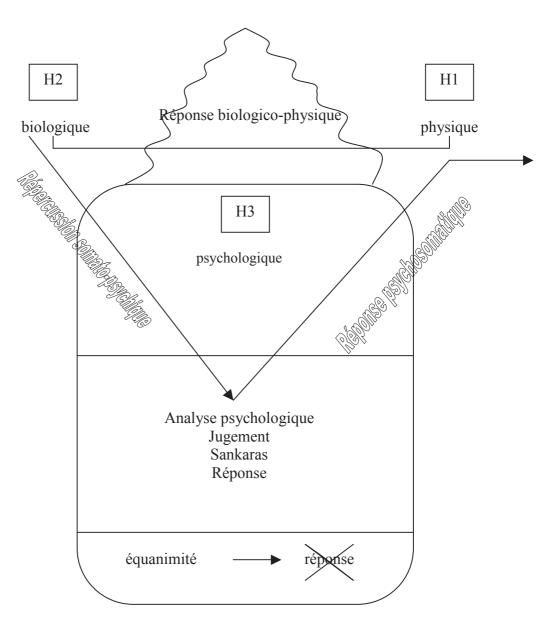
Le champ H_2 , qui est biologique, reçoit une information extérieure à lui ; pour éliminer celle-ci - car il faudra de la place pour les autres - il a besoin de la communiquer à H_1

Le champ H_1 , qui est physique, prend connaissance du stimulus reçu par H_2 et se doit d'agir pour la même raison. Le dessin montre le problème rencontré par H_2 et H_1 ; ils ne sont pas de même nature et ne peuvent donc communiquer. (une sinusoïde ne peut emboîter une dentelure). C'est le champ H_3 qui résout le problème.

En effet, celui-ci possède, en plus de ses propres caractéristiques que nous allons voir immédiatement après, quelque chose de H_2 qui lui permet de recueillir cette fameuse information et quelque chose de H_1 qui rend possible la réponse (sinusoïde et dentelure):

Mais pour cela, H_3 doit aller en permanence de H_2 à H_1 et de H_1 et H_2 . C'est ce qu'il fait à une « vitesse phénoménale ».

Maintenant, zoomons sur H₃ pour nous apercevoir que :



L'autre intérêt de l'existence de H₃ est que ce champ est le domaine réservé à la psychologie. Par conséquent, H₃.est biologico-psychologico-physique, ce qui implique que la réponse de H₁ n'est pas adaptée fidèlement à l'ordre donné par H₂.

Lorsque H_2 . reçoit un stimulus, celui-ci emprunte deux voies différentes : la première, nous l'avons vue, le mène à H_1 .tandis que la seconde va laisser sa marque dans la psychologie : c'est ce que nous avons appelé «l'influence somatopsychique» que nous connaissons tous. Cette dernière déclenche toujours une réponse psychosomatique sur laquelle les scientifiques se penchent depuis longtemps. Dès lors une deuxième information va être transmise à H_1 qui va altérer celle communiquée par H_2 .

L'analyse bouddhiste de ce schéma est compatible avec le tableau page 62. Dans la partie psychologique de H₃., nous retrouvons les deux éventualités

1 l'évaluation du contact crée un jugement à l'origine des sankaras et la réponse ne sera pas neutre.

2 La pratique de l'équanimité efface la réponse psychosomatique et la réaction biologico-physique a lieu en toute neutralité psychologique.

Toutes ces explications ne furent pas une digression car elles colorent le constat que fit Emile Pinel : lors de la mort de la cellule, H₃ survit !

Le biologiste ne mesura pas la valeur du champ mais observa sa survivance.

Pinel, rappelons-le, était biologiste et mathématicien.

Du coup, le premier se tourne vers le second pour lui demander si la formule qu'il a établie concernant les champs intranucléaires concorde avec sa découverte.

Pinel, mathématicien reprend alors sa formule :

 $E=x[Ax H_1+Bx H_2]+C(^{dH3}/_{dt})$

formule dans laquelle:

E est un voltage

décrites.

γ, A, B et C des coefficients multiplicateurs variant incessamment.

Lors de la mort donc, le voltage est égal à zéro.

x, A, B et C disparaissent également ; en outre :

d'une part : H₂ s'est vidé, H₁ ne répond plus et par conséquence,

γ[Ax H₁+Bx H₂] est égal à zéro.

d'autre part : le temps a cessé d'être et puisque C est égal à zéro, zéro fois la variation de H_3 en fonction du temps qui n'est plus, est bien à égal à zéro.

Au bout du compte zéro égal zéro+zéro , alors que H_3 peut subsister sans déstabiliser l'équation puisque zéro fois quelque chose donne pour résultat zéro. Aussi Pinel mathématicien revient voir Pinel biologiste pour lui confirmer que sa découverte ne le dérange pas.

Les conséquences philosophiques sont énormes :

Le Pinel biologiste conclue que si H₃ subsiste, c'est qu'il y a bien fallu un créateur. Le chrétien jubile : la science vient au secours de la preuve de l'existence de Dieu.

Mais le bouddhiste tempère son enthousiasme en lui rappelant que pour Bouddha, ce qui subsiste en permanence n'a pas connu de commencement.

Si nous penchons plutôt du côté bouddhiste que de celui de la chrétienté dans ce domaine précis, c'est que, s'il y eut un créateur, celui-ci n'est jamais né, ayant toujours vécu, sans quoi il aurait fallu un créateur au créateur, et ainsi de suite.

Par ailleurs, Pinel ne se prononce pas sur la durée de vie de H₃ après la mort de la cellule, alors que Bouddha affirme que la partie psychologique, seule porteuse du Kharma (puisque c'est l'intuition et non l'acte qui constitue la charge kharmique), se

réincarne immédiatement en allant directement ou indirectement selon les théories, sur la matrice d'une future mère en attente de fécondation(femelle animale, femme, déesse) et « compatible » comme nous dirions aujourd'hui, avec l'ultime personnalité du défunt.

Tout cela pour dire qu'à 25 siècles d'intervalle, les renaissances peuvent être envisageables, ce que mit en scène Richard Wagner avec son personnage de Kundry.



Réincarnation

Forts de ces considérations, nous examinâmes les différentes incarnations de celle-ci.

Lors de la première, nous somme en présence de l'Eve primordiale qui, bien qu'ayant des circonstances atténuantes n' est pas moins coupable du pêché originel et sera donc affublée d'un très mauvais Kharma

Ce qui serait ressenti dans son incarnation en tant que Gundrygga, une walkyrie qui présente un double aspect. Le premier est celui d'une déesse qui, ne pouvant accéder à l'Eveil, devra renaître. Le second, une femme vivant de la guerre puisque sa seule occupation est de ramer au Walhalla les corps des guerriers morts au combat. Elle est donc porteuse d'un Kharma peu enviable...

Qui la fera renaître en tant qu'Hérodias, personnage n'ayant aucune notion de ce que représente l'Ethique puisqu'elle fera décapiter Iokanaan pour ne plus entendre ses

reproches. Elle va payer son comportement lors de sa quatrième incarnation.

En effet, elle nous revient sous les traits d'une femme mi-folle mi-odieuse lorsqu'elle rit sur le passage du Christ : mi-folle parce qu'il n'est pas certain qu'elle ait conscience de la portée de son acte et mi-odieuse puisqu'elle n'éprouve aucune pitié pour la souffrance humaine.

C'est pour cela que sa vie est double dans l'œuvre ultime de Wagner, ou plus exactement que le compositeur et dramaturge nous la présente de telle façon que nous pouvons imaginer deux vies successives, celle du premier acte étant différente de celle du deuxième.

Acte I

Elle est une bête sauvage qui « paie » les méfaits de sa vie précédente. Cependant, ses mérites sont absolument remarquables puisqu'elle n'a de cesse de vouloir soulager Amfortas, portant le zèle jusqu'à aller très loin en Orient lui chercher des baumes pour apaiser ses souffrances. A l'acte suivant, elle redevient donc femme.

Acte II

Puisqu'elle est une femme, elle est séductrice, mais une séductrice aux ordres de Klingsor, du moins le croit-il.

Car elle sait, au fond d'elle-même, que Parsifal sera celui qui mettra fin à toutes les souffrances à condition qu'il triomphe du dernier obstacle placé sur le parcours de son « initiation ». Pour cela, il devra résister aux tentatives de séduction de Kundry. Celle-ci en est consciente, aussi, quand elle lui délivre le fameux baiser, lui parle-t-elle de sa mère ce qui n'est pas forcément le meilleur moyen de réveiller sa libido.

Lorsqu'elle faisait chuter les autres chevaliers, leur parlait-elle de leur maman ? peu probable.

D'où l'idée que inconsciemment, elle espérait que Parsifal serait assez fort pour lui résister et qu'ainsi, ayant vaincu les stimuli intérieurs et extérieurs à lui, il connaîtrait le sentiment de compassion.

Et le futur rédempteur du royaume du Graal passa son examen avec succès.

Acte III

Une fois sa tâche accomplie, Kundry est soulagée.

Elle lave les pieds de Parsifal et, en retour reçoit le baptême, autant de gestes symboliques qui, comme toujours, pour conserver leur force, ne doivent pas être pris au pied de la lettre. Maintenant éveillée, elle assiste à la rédemption d'Amfortas et de son royaume. Elle peut alors s'effondrer.

Comme nous en avions terminé avec les « renaissances », nous abordâmes enfin la notion de Metta.

Auparavant, une précision s'imposa, qui fut ainsi formulée.

« Parsifal » n'est pas un drame chrétien mais utilisant un vocabulaire compréhensible par les spectateurs en majorité de culture chrétienne. Certes, il s'agit d'un Festival Scénique Sacré mais « Sacré » ne signifie ni chrétien, ni religieux, comme l'a fort bien souligné Mircéa Eliade.

Cet ouvrage exprime tant de choses dépassant les religions, que nous allons observer si le héros atteint le huitième sentier appelé « compréhension juste » et qui met un terme au cycle infernal des renaissances, au samsara.

Parsifal prend conscience de la douleur d'Amfortas et la façon dont il capte la lance projetée par Klingsor n'est pas sans rappeler certains actes « surnaturels » dont Bouddha fut l'auteur

Grâce à la lance, il guérit la blessure du roi mais ne s'arrêta pas là. Il reçut Metta, l'amour pour tous les êtres vivants et ainsi n'atteignit pas le nibbana mais rédima, outre Amfortas et le royaume du Graal, le monde en lui présentant le vase sacré ainsi que, chose étonnante, le Rédempteur en personne.

Cela peut paraître ahurissant mais puisque nous ne sommes pas, comme dans la chrétienté, en présence d'un monothéisme entretenant le culte de la personnalité, tout s'éclaire.

Pour comprendre cette phrase énigmatique en apparence « Rédemption au Rédempteur », il nous suffit de nous référer à ce qu'écrit Heinrich Zimmer dans son ouvrage « Les philosophes de l'Inde » page 86 et suivantes :

« ... néanmoins, dans notre poésie chrétienne d'Occident, on peut signaler du moins un grand exemple de l'idée qu'un être humain puisse venir au secours de Dieu. Quand Parsifal, au troisième acte de l'opéra de Wagner, rapporte la sainte lance, guérit Amfortas, le gardien malade du saint Graal et restitue le Graal lui-même à sa fonction bénéfique, les voix des anges chantent du haut du ciel « Rédemption au Rédempteur », autrement dit, le sang sacré du Christ a été racheté de la malédiction qui en annulait l'effet. »

Un peu plus loin, l'auteur poursuit. « De même dans le cycle wagnérien de l'anneau de Niebelungen, un chant païen parallèle à ce motif se développe dans des termes à

peu près identiques. Brunnehilde apaise les souffrances de Wotan, faisant se reposer le père de l'Univers et chante à Wotan, « Ruhe , Ruhe Gott » « Repose, Repose ô Dieu »

Puis, Heinrich Zimmer achève son propos de la façon suivante : revenant à Parsifal, il conclut d'une phrase que nous lûmes à deux reprises pour mieux nous imprégner.

« L'être <u>illuminé</u>, accompli grâce à la <u>souffrance</u>, omniscient grâce à la <u>compassion</u>, détaché de lui-même grâce à sa <u>victoire sur l'ego</u>, rachète le divin principe qui, à lui seul, est incapable de se désengager de sa fascination pour le jeu du cosmos.

Les mots soulignés se rattachent au bouddhisme et la fin de la phrase explique pourquoi, ne voulant pas être pris pour un dieu, Bouddha interdit toute vénération de sa personne.

Ainsi apparaissait la différence entre le message de l'Illuminé et celui délivré par Richard Wagner dans son œuvre ultime .

Pour Bouddha, seul l'homme peut se sauver lui-même car personne ne peut pratiquer la méditation vipassana à sa place.

Chez Wagner, c'est l'homme qui peut sauver l'homme à partir du moment où le divin a perdu son pouvoir de rédemption. De plus, c'est encore l'homme qui, doué de qualités préexistantes dans le bouddhisme, rédime ce divin en lui restituant ses capacités rédemptrices perdues.

Alors la question de savoir qui de l'Homme ou de Dieu a davantage besoin de l'autre se pose-t-elle pour Wagner. Il serait intéressant de savoir en quels termes selon les drames lyriques pris un par un.

Nous suggérâmes alors que cette question fût traitée dans l'avenir par un conférencier qui se sentirait inspiré par ce sujet.

Puis nous relûmes les deux propos de Wagner qui nous avaient servi d'introduction une heure et demie plus tôt et qui prirent tout d'un coup une signification bien plus profonde à la lumière de notre propos.

« Grâce aux recherches de la science moderne, on est parvenu à démontrer que le christianisme pur et sans mélange n'est autre qu'une branche du vénérable bouddhisme ».

« Le bouddhisme lui-même est la fleur de l'esprit humain, en comparaison de laquelle tout ce qui a suivi n'est que décadence »

Et alors que ce n'était pas notre intention initiale, nous pouvions désormais saluer la clairvoyance de Richard Wagner.

JEAN-PIERRE RAYBOIS

